

AUGUST STRINDBERG

# Le Songe

*Un jeu de rêves*

*Traduit du suédois par*

André Markowicz et Frédéric Noguier

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Cette traduction a été créée le 7 mars 2006 à la Maison de la Culture de Grenoble (MC2) dans une mise en scène de Laurent Pelly avec :*

Emmanuel Daumas  
Grégory Faive  
Audrey Fleurot  
Rémi Gibier  
Gaëtan Lejeune  
Eddy Letexier  
Lydie Pruvot  
Karim Qayouh  
Jérôme Ragon  
Charlène Ségéral  
Patrick Zimmermann

Mise en scène et costumes : Laurent Pelly  
Scénographie : Chantal Thomas  
Dramaturgie : Agathe Mélinand  
Lumières : Joël Adam  
Son : Luc Guillot  
Maquillages : Suzanne Pisteur

Titre original  
*Ett Drömspel*

© 2006, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS  
1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-152-1

Une production du Centre Dramatique National des Alpes en coréalisation avec la  
MC2 : Maison de la Culture de Grenoble

## PROLOGUE

*Le fond représente une masse de nuages semblable à des montagnes d'ardoise ravagées et parsemées de ruines de châteaux et de forteresses.*

*On voit les constellations du Lion, de la Vierge et de la Balance, parmi lesquelles on distingue la clarté vive de la planète Jupiter.*

*La fille d'Indra se tient debout sur le nuage le plus élevé.*

LA VOIX D'INDRA, *d'en haut.*  
Où es-tu, ma fille, où ?

LA FILLE D'INDRA.  
Là, mon père, là !

LA VOIX D'INDRA.  
Tu t'es perdue, prends garde, enfant ! tu tombes...  
Comment es-tu venue ici ?

LA FILLE D'INDRA.  
Depuis l'Éther sublime j'ai suivi la foudre  
Et voyagé sur un nuage... mais  
Le nuage est tombé, et je descends...  
Dis-moi, mon noble père, Indra, dans quel pays  
Suis-je arrivée ? Pourquoi est-il si lourd,  
Si étouffant de respirer ?

---

Le Prologue a été écrit en septembre 1906, cinq ans après la pièce elle-même. L'édition des Œuvres Complètes de Strindberg (Norstedts National Uppsala, n° 46, Uppsala, 1988) la publie en fin de volume (pp. 161-164). Même si nous ne l'avons pas suivie sur ce point, cette édition nous a servi de base, en particulier pour l'usage atypique des majuscules et le respect aussi scrupuleux que possible de la ponctuation. L'universitaire suédois Egil Törnqvist, écrit à ce propos : « Pause et silence se rencontrent abondamment chez Strindberg. On peut clairement faire la différence entre les pauses dans les répliques et les pauses entre les répliques. Les pauses sont marquées de différentes façons : par des points de suspension, par trois tirets, par un astérisque, le mot "Pause" ou le mot "Silence". Il s'agit ici d'une augmentation graduelle des silences depuis les plus courts jusqu'aux plus longs », in Egil Törnqvist, *Det talade ordet*, [Le mot parlé], Carlsson Bokförlag, Stockholm, 2001, p. 98. (N.D.T.)

LA VOIX D'INDRA.

Du deuxième univers, tu viens d'entrer  
Dans le troisième, tu t'éloignes  
De Çukra, de l'Étoile du Matin, tu entres  
Dans les Vapeurs de la Terre ; guide-toi  
Sur la Septième loge du Soleil, c'est la Balance,  
Où l'étoile du jour à l'équinoxe d'automne  
Luit, quand le jour et la nuit s'équilibrent...

LA FILLE D'INDRA.

Tu dis la Terre, c'est ce monde sombre et lourd  
Sur quoi la lune luit ?

LA VOIX D'INDRA.

C'est la plus dense et la plus lourde  
des sphères qui parcourent tout l'espace

LA FILLE D'INDRA.

Et le soleil, dis-moi, peut-il y luire ?

LA VOIX D'INDRA.

Si, le soleil y luit, mais pas toujours...

LA FILLE D'INDRA.

Voilà que les nuages s'éclaircissent,  
Et je vois jusqu'en bas...

LA VOIX D'INDRA.

Que vois-tu, mon enfant ?

LA FILLE D'INDRA.

Je vois... le lieu est bon... les forêts vertes,  
L'eau bleue, les cimes blanches, les champs jaunes...

LA VOIX D'INDRA.

Cela est bon,  
Oui, comme tout ce qu'a créé Brahmâ...  
Mais cela fut meilleur encore  
À l'aurore du temps ; puis survint quelque chose,  
Un trouble dans la course, ou autre chose,  
Comme une rébellion suivie de crimes  
Qu'il faut faire cesser...

LA FILLE D'INDRA.

Voilà qu'un bruit me vient d'en bas...  
Qui vit en bas, là, quelle espèce d'êtres ?

LA VOIX D'INDRA.

Descends et vois... je ne veux pas  
Calomnier les enfants du Créateur,  
Mais ce que tu entends, c'est leur langage.

LA FILLE D'INDRA.

Ça tinte comme... non, ça sonne triste.

LA VOIX D'INDRA.

Je pense aussi ! Leur langue maternelle,  
C'est la Plainte. Oui, certes ! Les Terriens  
Sont une espèce ingrate, insatisfaite...

LA FILLE D'INDRA.

Ne parle pas ainsi, j'entends soudain  
Des cris de joie, des coups de feu, des grondements,  
La foudre fend le ciel – les cloches sonnent,  
Les feux s'embrasent, mille et mille voix  
Louant les cieux, leur rendent grâce, chantent...  
Ton jugement est trop cruel, mon père...

LA VOIX D'INDRA.

Descends et vois, entends, et puis reviens,  
Et viens me dire si leurs plaintes  
Et leurs lamentations sont bien fondées...

LA FILLE D'INDRA.

Bon, je descends, mais, toi, suis-moi, mon père.

LA VOIX D'INDRA.

Non, moi, je ne peux pas y respirer...

LA FILLE D'INDRA.

Le nuage descend, l'air se fait lourd, j'étouffe...  
De l'air ? non, je respire l'eau et la fumée...  
L'air lourd m'entraîne vers le bas, le bas,  
Et voilà son roulis que je ressens,  
Le troisième univers n'est donc pas le meilleur...

LA VOIX D'INDRA.

Pas le meilleur, bien sûr, mais pas le pire,  
On l'appelle Poussière, il tourne comme tous les  
[autres,  
Et c'est pourquoi l'espèce est parfois prise de  
[vertige,  
À moitié folle, à moitié dérangée –  
Courage, enfant, ceci n'est qu'une épreuve.

LA FILLE D'INDRA, à genoux tandis que s'abaisse le nuage.

Je tombe !

*La toile de fond représente une forêt de gigantesques roses trémières en fleur ; blanches, roses, rouge pourpre, jaune soufre, violettes, au-dessus desquelles on aperçoit le toit doré d'un château. Au sommet de ce château trône une fleur en bouton ressemblant à une couronne. Au pied des murs de soubassement du château, on a étendu de la paille qui recouvre du fumier.*

*Les coulisses latérales, qui resteront en place jusqu'à la fin de la pièce, représentent des peintures murales stylisées, pouvant aussi bien évoquer un intérieur, un ensemble architectural ou un paysage.*

*Entrent le vitrier et la fille d'Indra.*

LA FILLE D'INDRA. – Le château continue de pousser hors de la terre... Tu vois comme il a poussé depuis l'an dernier ?

LE VITRIER, *pour lui-même.* – C'est la première fois que je le vois, ce château... la première fois que j'entends dire que ça pousse, un château... mais (à la fille d'Indra, avec une forte conviction) oui, il a poussé de deux aunes, mais c'est parce qu'ils y ont mis du fumier... et si tu remarques bien, tu verras qu'il y a une aile qui a éclos côté soleil.

LA FILLE D'INDRA. – Il devrait bientôt fleurir, non, si la Saint-Jean vient de passer ?

LE VITRIER. – Tu ne la vois pas, la fleur là-haut ?

LA FILLE D'INDRA. – Si, je la vois ! (*Elle tape dans ses mains.*) — — <sup>1</sup> Dis, père, pourquoi est-ce que les fleurs poussent hors de la saleté ?

LE VITRIER, *avec douceur.* – Parce qu'elles ne se plaisent pas dans la saleté, elles grimpent aussi vite qu'elles peuvent vers la lumière, pour fleurir et mourir !

LA FILLE D'INDRA. – Tu sais qui habite dans ce château ?

LE VITRIER. – Je l'ai su, mais je ne m'en souviens plus.

LA FILLE D'INDRA. – Je crois qu'il y a un prisonnier enfermé là... et il attend sûrement que je le libère.

LE VITRIER. – Mais à quel prix ?

LA FILLE D'INDRA. – On ne marchand pas son devoir ! Entrons dans le château ! — — —

LE VITRIER. – Oui, entrons !

\*

*Ils se dirigent vers la toile de fond qui s'ouvre lentement sur les côtés.*

*La scène est maintenant une pièce simple et nue avec une table et quelques chaises. Sur la chaise est assis un*

---

1. Nous conservons tel quel tout au long de la pièce ce signe de ponctuation inventé par Strindberg.

*officier portant un uniforme moderne des plus inhabituels. L'officier se balance sur la chaise et cogne sur la table avec son sabre.*

LA FILLE D'INDRA, *s'avançant vers l'officier et lui retirant lentement le sabre de la main.* – Arrête ça ! Arrête ça !

L'OFFICIER. – Sois gentille, Agnès, laisse-moi garder le sabre !

LA FILLE D'INDRA. – Non, tu vas me casser la table ! (*Au père.*) Descends à la sellerie changer la vitre, nous nous verrons plus tard !

*Le vitrier s'en va.*

\*

LA FILLE D'INDRA. – Tu es prisonnier de tes murs ; je suis venue te libérer !

L'OFFICIER. – Je crois que je l'ai attendu, mais je ne savais pas si tu allais vouloir.

LA FILLE D'INDRA. – Le château est robuste, il a sept murailles, mais – on y arrivera ! — — — Tu veux ou tu ne veux pas ?

L'OFFICIER. – À parler vrai : je ne sais pas, parce que, n'importe comment, ça me fera mal ! Chaque joie dans la vie vaut deux fois sa valeur en peine. Là où je suis en ce moment, c'est dur, mais si je dois payer le

prix de la liberté chérie, je souffrirai au triple. – Agnès, je préfère supporter, pourvu que je puisse te voir !

LA FILLE D'INDRA. – Qu'est-ce que tu vois en moi ?

L'OFFICIER. – La beauté, c'est-à-dire l'harmonie dans l'univers – il y a des courbes chez toi que je ne retrouve que dans la carrière des étoiles, dans le doux frémissement d'une corde, dans les vibrations de la lumière – Tu es une enfant du ciel...

LA FILLE D'INDRA. – Mais toi aussi !

L'OFFICIER. – Alors, pourquoi dois-je garder les chevaux ? Entretenir les écuries et sortir le fumier ?

LA FILLE D'INDRA. – Pour que tu aies envie de partir loin d'ici !

L'OFFICIER. – J'en ai envie, mais c'est tellement pénible de se sortir de là !

LA FILLE D'INDRA. – Mais c'est un devoir de rechercher la liberté dans la lumière !

L'OFFICIER. – Un devoir ? La vie ne s'est jamais reconnu de devoir envers moi !

LA FILLE D'INDRA. – Tu penses que la vie ne te rend pas justice ?

L'OFFICIER. – Non ! Elle a été injuste...

\*

*On entend à présent des voix derrière le paravent, qui est aussitôt retiré. L'officier et la fille d'Indra regardent dans cette direction, et s'arrêtent, le corps et le visage pétrifiés.*

*La mère, assise près d'une table, est malade. Devant elle brûle une chandelle, qu'elle mouche avec un ciseau à bougies. Sur la table, des piles de chemises nouvellement cousues, qu'elle marque à l'encre avec une plume d'oie. À gauche, une armoire de couleur brune. Le père dépose sur la table une mantille de soie.*

LE PÈRE, *avec tendresse*. – Tu n'en veux pas ?

LA MÈRE. – Une mantille de soie pour moi, mon bon ami, à quoi bon quand je vais bientôt mourir !

LE PÈRE. – Tu crois ce que dit le médecin ?

LA MÈRE. – Même ce qu'il dit, mais ce en quoi je crois le plus, c'est en cette voix qui parle ici, à l'intérieur.

LE PÈRE, *désolé*. – Alors, c'est sérieux ? – – – Et tu penses à tes enfants, avant tout !

LA MÈRE. – Mais ils ont été toute ma vie ! ma raison d'être... ma joie et ma douleur...

LE PÈRE. – Christine, pardonne-moi... tout !

LA MÈRE. – Oui, mais quoi ? Pardonne-moi, mon bon ;